

En outre, nous ne pourrions faire sur les pièces de céramique orientale, celle riche moisons de documents épigraphiques, que nous ont donnés abondamment les cubres incrustés d'argent. Nous trouvons constamment sur ces déviers par les inscriptions un nom d'artiste, un nom de lieu, une date, et même quelquefois un nom de souverain; indications précieuses et suffisamment précises pour localiser et dater un monument, mais qui sont infiniment rares sur les pièces de céramique, et seulement sur quelques céramiques de la Perse.

Devant la variété inextricable de céramiques que les fouilles en Orient nous révèlent depuis quelques années, il devient nécessaire d'espérer un classement avec ordre et clarté. Quelque méthode et quelque prudence qu'en y apporte, on n'en saurait dissimuler le caractère provisoire et trop souvent hypothétique.

UNE des questions les plus obscures à cet égard est celle des transitions de la céramique grecque byzantine ou de la céramique sassanide à celle des peuples musulmans. Grâce à des fouilles scientifiques faites à Constantinople, en Crimée, en Asie Mineure, dans les îles de l'Égée, et dont les résultats ont été recueillis par les notes de Constantinople, de Berlin, de Londres, de Pergame, de Prène, nous avons quelque idée de la céramique byzantine;<sup>(1)</sup> nous n'en avons pas la moindre de la céramique sassanide. Mais en attendant les résultats de fouilles sassanides que nous connaissons un jour, je suis convaincu que nous devons avoir de ces céramiques de ces civilisations, mais que faute d'indications précises, nous les avons confondues avec l'ensemble des céramiques musulmanes.

L'une des principales techniques de la céramique byzantine fut celle du décor gravé plus ou moins profondément sous la couverte, qui souvent laisse aux traits du dessin un léger relief. L'émail de fond est crémeux ou jaunâtre et parfois vert; le décor est exprimé par du vert et du manganèse. C'est tout à fait la technique de deux pièces de céramique dans ces mêmes colorations ici reproduites (Pl. 23. (A) Fragment de plat à décor de canards tenant des grappes dans leurs becs. Collection du D<sup>r</sup> Fouquet — et Pl. 63. Plat à décor d'aigle bérablique. Collection de M. Ch. Yigüier), le premier trouvé à Fostat (Yieux Caïre), le second en Perse.



Fig. 1. — PETIT VASE  
Fouilles de Rakka, IX-XII<sup>e</sup> siècle.  
Acheté à M. SALESSEY Paris.  
Musée — 22 406. 4060001. 22 406.

Une seconde question, des plus controversées, est celle du décor lustré sur les céramiques orientales.

Sur son antériorité à l'Hégire, il n'y a pas de divergence d'opinions, car il n'existe pas encore à notre connaissance de pièce lustrée qu'on ait pu dire incontestablement byzantine ou sassanide.

(1) W'alls. *Byzantine Ceramics*. Art. Londres 1907.

(2) W'olf. *Ästhetische und metakritische byzantinische und islamische Bildwerke*. I. Berlin 1909.

Éclairc. *Catégorie des Peuples Byzantins de Musée de Constantinople*. Constantinople 1909.

On ne saurait cependant contester le caractère bien byzantin d'un plat décoré en reflets d'un prêtre tenant un encensoir (Collection Kélikian, pl. 6 de son catalogue, Paris 1910).

Les avis ne sont pas unanimes sur les origines du décor lustré. Dans le chapitre « Céramique » du *Manuel d'Art Musulman*, j'avais proposé une origine perso-mésopotamienne, opinion qui a été très vivement combattue dans le *Burlington Magazine* (juillet et octobre 1907) par M. Bullier, énergique partisan d'une origine égyptienne. J'y reviens donc, tout en maintenant ma première hypothèse.

Contre la surprise du persan Nassiri Kourou de voir des poteries lustrées en Égypte au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, et contre la citation de Ali de Héral, qui en 1173 aurait vu à Jérusalem et Aïsa, rebâtie en 1022-1027 par le khalife du Caire, décorée de carreaux lustrés, avère d'Abdullah, fils d'Hassan du Caire, documents sur lesquels s'appuie M. Bullier, il n'en est pas moins vrai que des faits précis, probants, et des monuments existants sont plus forts que des contradictions dont l'énergie ne masque pas assez la fragilité. — À Rakka, sur l'Euphrate, des fouilles faites dans un palais, séjour préféré du khalife Haroun er Rachid, aux premières années du IX<sup>e</sup> siècle révélèrent de nombreuses céramiques à décor de feuillages d'un brun rouge manganèse lustré (Plat pl. 2, Collection Mafiaz, — Plat, Fig. 3, Collection Gulbenkian).

Ce même lustré, brun manganèse, ce même décor de feuilles ou de motifs géométriques, sans grande rigueur de dessin, je l'ai constaté tout récemment encore au mirbab de la mosquée de Kairouan, sur les carreaux de revêtement que les traditions, appuyées sur les affirmations des auteurs arabes, attribuent au sultan aghlabite, Ibrahim II ibn el Aglab, qui les aurait fait venir de Bagdad en 242 de l'Hégire (894) — concordance avec Rakka, qui n'était qu'une dépendance de Bagdad. — Et ce même lustré, comme ce même style du décor, se retrouve encore sur des croix de revêtement que le général de Beyrlé découvrit aux ruines de la Kalaa des Beni Hamma (XI<sup>e</sup> siècle) en Algérie (Musée d'Alger), et qui ne furent, un siècle plus tard, qu'une survivance de l'art de Kairouan.

Ce lustré, un peu plus pâle et plus blond, ou bien plus éclatant et d'un rouge de cuire, nous le rencontrons sur des débris trouvés à "Samarra" (Euphrate). Misons du général de Beyrlé, de MM. Sarre et Herzfeld, de M. Violllet — à "Suse" (Mission de M. de Morgan, Musée du Louvre) — et dans une fouille d'une ville de la Haute-Égypte, Behnest, (un plat,



Fig. 3. — PLAT LUSTRÉ, feuilles de Rakka, IX-XI<sup>e</sup> siècle.  
Collection de M. GULBENKIAN, Paris. — Hauteur : six centimètres — six centimètres.

Musée du Louvre, fig. 5.) Identité de la terre, identité du reflet, même esprit décoratif. La dispersion des trouvailles ne peut ruiner l'idée d'une unique origine, qui sans doute fut encore perso-mésopotamienne. Et la trouvaille égyptienne, n'en déplaît à M. Bullier, vient confirmer une fois de plus l'hypothèse du point de départ perso-mésopotamien, et d'une expansion sporadique dans tous les sens, à laquelle n'échappa pas l'Égypte. C'est d'ailleurs le phénomène constaté dans d'autres branches de l'art musulman : l'art du cuivre incrusté (pour lequel les objets datés par inscriptions font foi) se répandit très vite loin des centres persans de sa primitive origine, et l'on sait quelle fortune il dut rencontrer dans les ateliers tyro-égyptiens.

Pour ne pas avoir à redire aux ateliers de Raqqa, notons les trouvailles qu'on y fit, et signalons la beauté d'un décor simple, grandiose, purement arabe, qui, empruntant ses éléments à l'épigraphie, à la faune, à la flore, en a tiré le parti le plus magnifique. Ce sont des grandes jarres, parfois à épaisse couverture bleue turquoise monochrome accidentellement irisée, qui ne sont que la surabondance d'un art paribet et achéménide (Musée du Louvre) ou bien à décor de grande disposition de caractères arabes en coufique fleuri modelés en relief noir ou brun sous la couverture bleue ou blanchâtre vitreuse (pl. 1, 3, 6, 8, Collections Raymond Kevlikin, Du Casse Godman, Comtesse de Béarn, Jacques Doucet); une fois y est apparu un vase au milieu des caractères (pl. 11, collection Kevlikin). Cette même grandeur se retrouve dans une plaque de revêtement à inscriptions (pl. 4, collection Mulsaux) et dans la splendide lampe de mosquée avec médaillons ajourés (pl. 7, collection Tabbagh). — Ce reflet d'un brun de manganèse un peu sourd s'accuse parfois de quelques touches d'un bleu de cobalt. Vase collection Mulsaux; pl. 7, albarelle, collection Mulsaux, pl. 9). Enfin les suprêmes réussites décoratives des ateliers de Raqqa, nous sont apparues dans quelques pièces à décors d'animaux, d'une ingéniosité de composition, d'une puissance et d'une splendeur harmonique de couleurs telles, qu'il n'y a sans doute à mes yeux aucun chef-d'œuvre plus complet de faïence décorée (une tunique avec un aigle à double tête, un plat avec deux paons tirés tête bêche, en décor noir sur fond bleu turquoise, Collection Kevlikin pl. 12) — et un vase à décor d'aigle à deux têtes noir sur fond crème rosé (pl. 10, Collection Doucet).

Cette pratique du lustre qui en céramique décorée fut une des plus belles réussites des peuples de l'Orient, après s'être développée, comme nous l'avons dit, en Mésopotamie, eut sans doute les mêmes puissances de diffusion des procédés en Perse dont les civilisations participaient alors si intimement de celles du Khalifat de Bagdad, ainsi que vers l'ouest en Syrie et en Égypte où la dynastie des Fâtimites rayonnait alors d'un vif éclat — et jusqu'en Espagne où le dernier des Oméiades de Bagdad avait fondé à Cordoue au milieu du IX<sup>e</sup> siècle une dynastie qui ne devait pas durer moins de trois siècles. Qu'étaient la céramique de ces princes Oméiades de Cordoue au IX<sup>e</sup> et au X<sup>e</sup> siècles, sans doute si voisine de celle du bassin antérieur de la Méditerranée? C'est ce que les fouilles récentes entreprises à Médinet az-Zarab, le palais d'Abd-el-Rhaman III aux portes de Cordoue, viennent de nous révéler.



Fig. 4. — PROFIL DE LA PETITE COUPE  
de la collection de Dr. PÉREZ, au Louvre (voir planche n. 14);  
Fouilles de Tadmor, XII<sup>e</sup> siècle.

Si nous interrogeons les plus anciens objets de céramique arabe trouvés dans le sol du vieux Caire (Fustat), et que nous croyons d'époque fatimite du *x<sup>e</sup>* et du *x<sup>e</sup>* siècles, nous rencontrons une variété de décors tout à fait extraordinaire. Il semble que la figure humaine et la faune y paraissent d'un intérêt particulier, ainsi que le prouvent les innombrables fragments recueillis par les musées et les collections particulières. Le relief y semble très adouci, d'un léger ton jaune chambré, sans vif éclat, ni rayonnement. Les animaux paraissent très stylisés, comme l'oiseau d'un plat de la collection du D<sup>r</sup> Martin (pl. 19 B.) dont l'analogue est au musée de Sévres, — comme les poissons en frise sur le vase du D<sup>r</sup> Fouquet (pl. 22) — comme le lièvre de la Coupe du Musée de Louvre; — quand il s'agit de personnages, la stylisation n'est pas moins accusée — dans le petit personnage du fragment de vase (Collection Jouvette pl. 23); dans les deux médaillons à figure d'ailleurs assez byzantines de la Coupe de M. Muliaux (pl. 13).

Sont-ce là les belles céramiques à nuances changeantes que le persan Nassiri Kessau au *x<sup>e</sup>* siècle visitant l'Égypte, s'étonnait de trouver dans les bazars de la ville de Misr? et de quelles autres voulait-il parler en faisant allusion à des vases dont la matière était si fine et si diaphane qu'on voyait au travers la main appliquée à l'extérieur? seraient-ce quelques surprenantes pièces de céramique dont toute une série fut trouvée jadis dans les débris d'une maison de Marrab, petite ville près d'Alcp, ce qui nous offre l'occasion de reconnaître l'impossibilité où nous sommes d'en préciser l'origine de fabrication, l'Égypte et la Syrie ayant été alors soumises l'une vis à vis de l'autre à des conditions de rivalité et d'influences qui font pendant

très à quatre siècles leur civilisation commune. La plus belle de ces pièces est une petite aiguière d'une couverte blanche irisée, décorée de superbes caractères cufiques en relief, et aujourd'hui sous vitrification ultérieure (Collection M. Muliaux, pl. 16); semblable est la coupe à cercles concentriques fleuris de M. Demolle (pl. 30). Au lieu d'être ajouré (procédé usité aussi en Perse dans des pièces à couverte d'un blancivoire), le décor parement ornemental et géométrique n'est parfois que gravé sous la couverte (Collection Muliaux, pl. 17).

De cette origine indécise syro-égyptienne, (car les tumuli de Damas ont fourni des fragments semblables à ceux du Caire), et semblant se dater par le caractère du *x<sup>e</sup>* au *x<sup>e</sup>* siècle, sont sans doute des pièces à couverte bleu de cuivre et à décor noir, telles qu'un vase surbaissé à décors de cerfs et d'oise de la collection Peytel (pl. 14), ou le beau plat aux deux cercles flanquant un arbre de la collection Doucet, (pl. 15). Un très curieux bol à décors de trois passés étirés et divergents entre des rinceaux de branchettes, mais en noir et blanc, fut d'ailleurs trouvé par le D<sup>r</sup> Fouquet à Kam et Gherab, à l'angle sud-ouest de Fustat. (Pl. 19 A).



Fig. 3. — PLAT LUSTRÉ, trouvé à Bahnesse (Haute Égypte) XII<sup>e</sup> — XIV<sup>e</sup> siècle.  
Musée de Louvre. — Hauteur : 10 centimètres, diamètre : 10 centimètres.

Une autre espèce de céramique à couverte blanc crème, à décor noir, cobalt et rouge brun, de caractères épigraphiques déformés, de rinceaux à fleurons, d'ornements linéaires — brève sa parfaite réussite dans un bol à rebord plat du Musée du Parc du cinquanteième de Bruxelles (pl. 29).

Pêle-mêle avec des fragments d'un caractère aussi archaïque, se rencontrent dans les terres remuées de l'Égypte et de la Syrie, des morceaux d'époques plus récentes, et dont nous sommes infiniment heureux de connaître des pièces complètes de la plus parfaite beauté, de la plus complète réussite technique. — Ce sont de beaux et larges décors de bîtes sur un fond de petits rinceaux ou de fleurs en noir et bleu sur fond blanc crème et sous couverte alcaline, sans doute du XII<sup>e</sup> ou du XI<sup>e</sup> (fragment de plat avec lierre collection R. Koeblin pl. 21). — Albarello avec une grande aularde Collection de M<sup>me</sup> la Comtesse de Blénon (pl. 20) — ou des décors de caractères arabes en lustre d'or très étroitement en lignes verticales ou diagonales sur fond bleu de cobalt comme sur un albarello de la collection de M. du Gave Godman à Horsham (pl. 18), ou sur le plus beau de tous, un grand albarello du Musée des Arts Industriels de Francfort sur le Main.

Enfin l'Égypte connaît indéniablement au XII<sup>e</sup> siècle, une céramique d'un décor superbe par la précision et la vigueur incisive d'un dessin gravé à l'outil dans la pâte sous engobe vernissée jaune ou brune, dont on peut juger par la coupe à inscriptions gravées et à armoiries d'Émir (Collection de M. R. Koeblin, pl. 24), par le fragment de Coupe à bîtes se poursuivant (Collection du D<sup>r</sup> Martin, pl. 26 B. — Collection Marcel Bing, pl. 27 A), et par un grand bassin magnifique à M. Kelekian.

**L**'HISTOIRE de la céramique en Perse reste encore à écrire; c'est la terre classique de la céramique, et déjà aux plus lointaines origines on y eut le goût de couvrir de grands revêtements de terres vernissées les murs intérieurs des temples et des palais. Des palais de Darius aux Mosquées de Stamboul on peut dire qu'on en pourrait suivre les chaînons de l'est à l'ouest sans solution de continuité.

Que fut la Céramique en Perse sous les Sassanides (sans doute de caractères assez mésopotamiens), puis sous les Omeyyades de Bagdad (probablement en étroite union avec le primitif caractère arabe), et ensuite sous les Samanides, les Buyides et les Seldjoukides jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, c'est le secret que recèle encore le sol de la Perse, véritablement truffé de céramique. Le jour où la pioche aura profondément creusé les tranchées qui traversent les innombrables lamuli recouvrant les restes des cités disparues, la céramique en débris apparaîtra en si grand nombre, dans une variété d'espèces si infinie, que la tâche de l'historien pour les classer, avec une clarté relative n'en sera pas moins très complexe.

Nous pouvons déjà en avoir quelques pressentiments depuis quelques années devant les nombreuses pièces brisées et recollées que de petits entrepreneurs de feuilles ont envoyées de Perse aux divers marchands arméniens de l'Europe; les certificats d'origine ne peuvent être par conséquent acceptés qu'avec une extrême prudence, et seront peut-être par la suite rectifiés, lorsque les moyens de contrôle scientifique apparaîtront. Acceptons provisoirement les noms de *Rei* (Rbagès), de *Hamadan* et de *Sullansabad*, comme les trois principaux centres d'où furent extraits le plus grand nombre de pièces de céramique qui soient parvenues jusqu'à nous.

D'ailleurs il existe souvent entre pièces dites en provenance de ces divers lieux, des analogies et comme un air de famille: et cependant, soit par le dessin, soit par le caractère

décoratif, soit par la nuance de la couleur en ne peut nier qu'elles diffèrent quelque peu.

Le centre d'extraction le plus anciennement exploité, parce qu'il était tout voisin de Téhéran, fut Rei ou Rbagès. — Cette ville déjà puissante sous les Sassanides, était à l'apogée de sa splendeur sous le Kalifat de Mansour, et passait alors pour la rivale de Bagdad. Quand Yacoub, le géographe arabe la visita en 617/1222, Rei venait d'être ruinée par l'invasion des Mongols de Djengis Khan. — Les premières céramiques que la plaine de Rei nous litra provisionnel par leurs reflets doux que cet art du lustre céramique y était pratiqué aussi, et peut-être depuis plusieurs siècles. Le décor à personnages s'y imposait presque toujours, et la recherche d'une composition ordonnée indiquait assez que le céramiste avait derrière lui pour guider sa main, sinon le dessin, du moins l'influence certaine du miniaturiste.

Non pas qu'on n'ait pu y chercher aussi des décors plus grandement stylisés; et s'il est vrai que le plat au décor d'oiseau de proie sur fond de rinceaux du Musée Frédéric, de Berlin, pl. 37, est bien de Rbagès, on y peut constater un lustre jaune brun, assez analogue à celui de Rakha, et un caractère oriental archaïque très prononcé.

Mais les pièces à lustre de Rbagès sont en général d'un tout autre caractère et d'un autre aspect. Les reflets laissent d'un brun sourd, laitié d'un jaune olivâtre sur un fond d'un blanc crêmeux, font voir tout un décor de figures, hommes ou femmes, assis au début, enveloppés d'amples drappes, les têtes souvent voilées; les figures comme les formes indiquées des corps sont faites d'un coup de pinceau d'un esprit de simplification tout extrême oriental. Et cette rondeur formelle on la retrouve dans les très nombreuses peintures du 2<sup>e</sup> siècle que les missions Gravardel, Le Coq, Stein et Pellissier ont rapportées du Turkestan chinois, et qui sont bien faites pour nous révéler les rapports qui existaient entre les villes du Khotan et l'Iran.

Grand vase au Musée du Louvre (pl. 39), avec personnages assis sous des sortes d'arcatures. — Grand plat magnifique (Collection Larkio, pl. 35) où des personnages debout se tiennent derrière un cheval tout harnaché. — Grand plat, collection Kolekian (pl. 44) où un cavalier galope au milieu de rinceaux de feuilles et de canards volant.

D'ailleurs, parallèlement à cette série lustrée, des pièces à décor polychrome, exécuté à petit feu sur courterle d'un tonivoire admirable, nous montrent des personnages tout à fait semblables de style, de dessin: un souverain assis sur son trône reçoit l'hommage de deux rajahs, collection Mullaux (pl. 49) — des cavaliers galopent au milieu de figures assises, Collection Charles Freer (pl. 47). — Admirable est un bol sur lequel un personnage monté sur un chameau chaise des bêtes sauvages (Collection Surrock). Mais rien ne saurait égaler le gobelet de M. Tabbaugh (pl. 45) où



Fig. 6. — COUPE provenant des fouilles de Rbagès VIII-IX siècle.

Apartir de M. Charles Vignon, Paris. — Hauteur: 48 mm. Diamètre: 100 mm.

sur trois registres superposés se développent des scènes de la vie d'un souverain, traitées avec la minutieuse finesse qu'on aurait aperçue l'enlumineur d'une miniature de manuscrit, et le charme nuancé d'une polychromie vive et harmonieuse.

Dans cette série de céramiques les variations ne manquent pas, cette belle couverte d'un blanc d'ivoire est parfois remplacée par une couverte bleu turquoise (Collection Reiza Monif pl. 59 A), et d'autres fois les vives couleurs se marient heureusement aux ajours vitrifiés (pl. 59 B).

Les pratiques du feu de moufle se sont aussi étendues à d'autres pièces de céramique, en permettant à l'artisan de donner à ses couleurs moins vitrifiées plus de consistance, plus d'épaisseur, et de les enrichir par de légères feuilles d'or d'un précieux effet. (Bol de la Collection Carlin, pl. 51) — et cette splendide série à fonds bleu de cobalt intense, à décor de feuilles blanc, rouge et or à petit feu ou émail cuit (Bouteille de M. Mathaux, pl. 36). Étoile de M. Du Cane Godman (pl. 58) et la bouteille incomparable à vols d'oiseaux parmi les feuillages du Musée du Parc du cinquantième de Bruxelles (pl. 43) — ou l'extraordinaire grande plaque de recittement de fond de Mirbab dans la collection Du Cane Godman (pl. 65) — ou la charmante coupe à poissons nageant de M. Teyler (pl. 52 B) — ou encore le superbe bol à oiseaux et fleurs de la collection Engel-Gros (pl. 53) — ou le plat à ombelle de poissons nageant du Musée du Louvre (pl. 56).

Une série de bols présente une disposition à pans coupés, où le décor ornemental ou de figures se détache en lustre sur des fonds alternativement bleu de cobalt ou blanc (Collection Engel-Gros, pl. 75 A, et Du Cane Godman, pl. 34).

On rencontre encore des cruches à goulots en crêtes de coq, à décor bleu de cobalt sous couverte silice-alcaline (Collection Léonce Rosenberg, pl. 60).

**J**E n'oserais attribuer d'origines précises à aucune autre série céramique de la Perse. Qu'en savez-vous? et allons nous prêter une foi naïve aux propos non contrôlés des marchands?

Si l'admirable petite coupe du Musée du Louvre (pl. 75 B) a été trouvée à Hamadan, le caractère du personnage assis qui occupe tout le fond, exécuté en lustre deux, est évidemment différent des types de Rbagis, par un sens plus certain de la vie, et une recherche de la vérité individuelle.

Les coupes à couverte bleu de cuivre et à décor noir à réserves, sont du plus puissant effet. Il n'en est pas d'un plus beau caractère que la coupe du Musée du Louvre (pl. 74) où un énorme éléphant qui en occupe tout le fond est monté par un petit personnage.

Les beaux décors ornementaux bleus et noirs sur couverte blanc ivoire ne manquent pas. (Le bol de la collection Engel Gros, pl. 42.)

Une extrême stylisation apparaît dans le décor gravé d'oiseaux et enroulés sous couverte verte (couverte de vase de M. Martin, pl. 26 A) ou bien dans cet animal, sorte d'élan, perdu dans les rinceaux sous couverte bleu de cuivre (Coupe de M. Demotte, pl. 28), cette dernière pouvant provenir de Rhanabad près Savéh.

Le décor en relief atteint souvent à la beauté de vraies sculptures, soit qu'il développe autour de grandes jarres des frises de bêtes se poursuivant modelées avec une singulière beauté de style sous couverte lustrée (Vase du Musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg, pl. 66), ou sous couverte bleu de cuivre (grand vase de M. Kelikian), ou vase du Musée du Louvre (pl. 69 A) —

soit qu'une frise circulaire entourée d'une splendide inscription coufique sous couverture bleu turquoise irisée une coupe comme celle de M. Henri Dallemagne (pl. 32).

Ce décor en relief modelé sous couverture a enrichi l'aspect des monuments d'architecture de la Perse aux  $xiv^e$  et  $xv^e$  siècles. Les murs des mosquées ont reçu un revêtement de grandes plaques à grands caractères d'inscription bleus sur fond de rinceaux fleuris bleus et laqués sur couverture blanc crème (Plaque du Mihrab de Kensington provenant de Meched, pl. 76). Plaque d'encadrement de la collection Du Cave Godman, provenant peut-être de Yerevan (pl. 55). — Une niche de Mirhab entièrement revêtue de plaques de ce genre est encore dans la Collection de Sir W.-H. Prece (pl. 77).

**D'**UN art céramique bien inférieur, dénotant des ateliers provinciaux moins subtils et moins raffinés, travaillant d'après les modes transmises par des cils plus riches, mais appliquant des techniques bien moins savantes, sont, à mon avis, de très nombreuses pièces trouvées, dit-on, à Sultabad. Le relief en est généralement plus pâle, le décor d'un dessin lâché, les personnages n'y sont qu'un médiocre reflet de ceux que dessinaient les potiers de Rbagis (Coupe, Collection J. Doucet, pl. 71); les oiseaux qui volent parmi les branches (Coupe J. Doucet, pl. 73) sont sans caractère, dans un décor confus et de banale exécution. Parfois cependant les animaux y apparaissent avec une réelle grandeur de conception décorative, comme ces deux bêtes étranges qui passent avec le couple démarqué de filles parmi les branches (Bol de la Collection Mullaux, pl. 70).



Fig. 7 — COUPE à décor polychrome. — Vassiles de Rbagis  $xiii^e$  siècle.

Appartient à M. Dérou Villain, Paris. — Peinture et relief, dessinés par moi-même.

**L'**ART du décor à reflets métalliques dans la céramique se poursuivit ainsi en Perse et atteignit un degré de perfection technique vraiment surprenant au  $xiv^e$  siècle. La terre y est alors plus fine, mieux travaillée, le lustrage d'une extrême habileté, l'émail plus homogène, sans fissures. L'harmonie des surfaces, d'un blanc d'ivoire, avec le relief d'or bruni, est d'un rare raffinement. Certains céramographes ont voulu y voir des porcelaines, trompés par l'emploi des terres blanches cuites à haute température. La dénomination de demi-faïences que leur a donnée M. Ollivier son Falck est bien judicieuse. — Ce sont des bouteilles, souvent ciselées, à décor de branches et de fleurs (Collection Du Cave Godman, pl. 78 A) parfois à décor d'animaux (Musée du Louvre), des bols et des coupes.

**F**AIENCES HISPANO-MOURESQUES. — L'Espagne musulmane, depuis les premières heures de la domination des Omeyyades de Bagdad, avait toujours été en étroits rapports, avec les pays orientaux de l'Islam. Il est donc vraisemblable qu'ils lui transmirent les recettes de

l'industrie céramique, comme celles de bien d'autres arts industriels. Nous avons dit comment de Bagdad les produits de la faïence lustrée avaient pénétré à Kairouan. Il est impossible de dire si ce fut de Bagdad que ce procédé décoratif pénétra en Espagne — ou indirectement de Kairouan par les routes du Maghreb.

Un Bahalab avait déjà, vers 1350, constaté que la poterie « dorée » était fabriquée à Malaga, et une petite coupe de la collection de M. Sarre, à Berlin, toute décorée d'arabesques en lustre étiré, analogue au lustre rencontré sur des fragments provenant de Fustat, porte au revers une inscription qui donnerait le nom de « Malaga », d'après les épigraphistes allemands qui l'ont étudiée. — Ce même ton du reflet, nous le retrouvons dans un intéressant fragment de grande plaque de revêtement décoré de grands rinceaux en forme de serpents avec fleurettes et un paon (Collection Stora, pl. 92) et dans la magnifique plaque de revêtement, de décor analogue, avec des écailles, et ayant une inscription qui, d'après Schaeffer, donnerait le nom de Youssef (III) 1408-1417 (Collection de M. de Osma, à Madrid, fig. 8).

Des textes nous ont appris l'importance des fabriques de Valence dès le XII<sup>e</sup> siècle, puisque, en 1248, Jaime I<sup>er</sup> d'Aragon octroyait une charte spéciale aux potiers sarrazins de Jaldra. — Tout autour de Valence les localités de Mislata, Manisot, Carcer, Gezarit, Paterna sont citées au XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> siècle par les voyageurs et les chroniqueurs comme fabriquant la plus belle poterie bleu et or.

C'est ainsi que nous apparaît le plus beau groupe de faïences lustrées hispano-moresques caractérisé par des bassins ou des plats à décors bleus d'inscriptions déformées, mêlées à un décor d'ornements lustrés sur un fond bis (pl. 94 et 99 Hispanic Society of America), accompagnés souvent d'écailles (Yaxe, collection de M. de Osma, vers 1450) — par un décor de feuilles de signes et de vrilles bleues et lustrées (Albarellin, collection Otto Beit, pl. 100 — et Musée du Louvre, pl. 96) — par un décor d'animal : bouc, gazelle, chien ou oiseau (collection de M. de Osma, pl. 95 — et collection de M. Otto Beit, pl. 98). Mais parallèlement à cette céramique de traditions tout à fait orientales, il est probable qu'on a fabriqué en même temps dans l'Aragon des céramiques de traditions très indigènes, très populaires et très courantes, d'un décor naïf et d'une savanterie assez sautourneuse. La curieuse petite coupe du Musée du Louvre (pl. 89) en est un des spécimens les meilleurs. Un grand plat du Musée du Louvre (pl. 91) à décor de deux personnages flanquant une sorte d'arbre très stylisé aux côtés duquel se trouvent deux serpents, est d'un effet encore plus violent, dans ses colorations brunes et vertes.

**C**E furent très probablement les Seljoukides qui, refoulés des plateaux de l'Iran par les invasions mongoles, vinrent aux portes de l'Anatolie créer au XII<sup>e</sup> siècle à Konié les merveilleux monuments qui y subsistent encore, et dont M. Raymond Kachlin a pu rapporter la splendide plaque de revêtement ou mosaïque de faïence (Fig. 1) de technique semblable à celle qu'on pratiquait dans la Perse du Nord, dans le Khorassan, à Merv, et qu'on retrouvera un siècle plus tard dans les monuments de Samarkand.

Les Persans furent encore les maîtres et les inspirateurs des céramistes qui au XI<sup>e</sup> siècle allèrent décorer pour le sultan Mohammed I<sup>er</sup> les murs de la Mosquée verte à Brouse. Et de ce jour la décoration céramique marale dans toute la Turquie, de l'Asie Mineure à la Syrie, allait

prendre un développement inouï et dont on peut suivre les étapes de Damas à Constantinople.

Pendant deux siècles, du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, les pièces de formes et d'usage dans les maisons ne feront que répéter les décors qu'on retrouve sur les vases recittelés muraux, identiques à ceux qu'on retrouvera sur les tissus, soies lissés ou velours. Et les motifs composés de l'ornement floral (halipe, aillet, hyacinthe, rose épanouie, de la palmette persane, de l'arabesque, du cyprés, des vases ou lampes de mosaïques chargés de branches fleuries, parfois dans les pièces de formes d'animaux et le plus rarement de personnages — seront le répertoire à variations inépuisables du céramiste turc.

Les harmonies de couleurs permettent de faire deux groupes principaux : celui où s'harmonisent exclusivement les bleus et les verts, et celui où éclate, comme un instrument de cuivre dans un orchestre, un rouge puissant, épais sous le doigt, du ton de la lumate. On a jadis inventé deux termes de classification, de localisation, beaucoup trop étroits à mon avis, Damas pour le second, alors que les harmonies bleues et vertes se retrouvent dans de nombreux monuments, aussi bien de la Syrie que de l'Égypte, de l'Asie Mineure et de Constantinople, dont la pauvre île de Rhodes aurait été un trop faible fournisseur. (Plats des collections R. Kachlin, pl. 80, 81, et Soltzbach, pl. 83, vases et plats de la collection Jeunette, pl. 85 et 86). Deux groupes d'un grand charme peuvent être encore établis, de l'Anatolie, l'un de pièces décorées d'inscriptions bleu foncé sur un fond de rinceaux fleuris d'un bleu plus clair et à fond blanc (collection Kalebjian, pl. 79 B), l'autre de pièces de petites dimensions dites de Kalyeb (Anatolie), à décors fins où le noir, le bleu, le jaune et le rouge sous couverture alcaline créent des harmonies vives et gaies, sans grande puissance d'effet décoratif, qui ont fait dénommer cette céramique « le Sèvres » de l'Orient (Vase de la collection Muhlau pl. 79 A).

Bien plus que ces quelques pages de commentaire, les magnifiques planches en couleurs, dans lesquelles mon ami Henri Rivière a joint et réuni pour la première fois de rendre



Fig. 5. — PLAQUE DE RENÈTEMENT à décor laqué, Grenade ou Malaga XV<sup>e</sup> siècle (1497-1517)  
Collection de M. de Orens, Madrid — Hauteur 200 mm, largeur 240 mm.  
(Voir le jugement critique planche 24.)

SALE  
1874

par l'impression la totale beauté de la céramique orientale, pourront donner quelque idée, par des exemplaires bien choisis, de la plus belle céramique décorée qui existe au monde. C'est ainsi que, devant de tels documents de représentation, l'étranger, l'artiste décorateur ou l'amateur pourront travailler en toute certitude et confiance, loin des originaux dont ces planches donnent l'image la plus véridique.

GASTON MIGEON.



Fig. 5. — BOL COUVERT. Maroc 1874 (1474)  
Collection de M. de Gues, Madrid. — Hauteur totale 210 mm.  
Hauteur de chaque bol 140 mm, grand diamètre 140 mm.



Fig. 1. — PLAQUE DE RENÈTEMENT MOSAÏQUÉE d'un tombeau provenant de Konia (Anatolie) XIII<sup>e</sup> siècle.  
Lettres de H. Reynaud (SIZENLÉ), Paris. — Hauteur : plus ou moins largeur ; pg. plus ou moins hauteur ; pg. plus ou moins largeur.

## LA CÉRAMIQUE MUSULMANE

**I**l n'est pas en céramographie d'étude plus alléchante que celle des céramiques des peuples musulmans, parce qu'il n'en est pas d'une abondance et d'une variété de décors plus surprenantes. Pendant près d'un millénaire les Musulmans ont vraiment triomphé dans la science, dans la technique des émaux colorés dont la richesse, l'éclat, l'harmonie n'ont pas été surpassés; ils ont eu le sens vraiment grandiose du décor où les formes humaines, animales, végétales, et même géométriques ou épigraphiques ont une beauté de stylisation décorative qui n'a jamais été chez aucun autre peuple égale.

Quand en 1907 je tentai dans le premier ouvrage d'ensemble qui ait paru sur ces questions<sup>(1)</sup> de résumer l'état des connaissances qu'on pouvait avoir alors de la céramique orientale, je rencontrai à chaque pas de multiples difficultés d'interprétations dans l'examen des monuments.

En effet les origines sont constamment douteuses; les objets arrivent sur les marchés de l'Europe, importés par des marchands associés à des fouilleurs locaux dont les indications sont toujours suspectes. Ces fouilles n'ont jamais été faites d'une façon profonde ni méthodique, en tenant compte en un journal des lieux fouillés, des couches en profondeur, non plus qu'en opérant un classement rigoureux des débris. Ce sont plutôt des grattages superficiels, qui n'en ont pas moins fourni d'innombrables fragments de céramiques, dont parfois quelques-uns ont pu suffire à redonner la forme d'une pièce incomplète que ces après négociants ont immédiatement fait rétablir par d'adroits restaurateurs.

(1) Guide Mique-Musul. Membres. II. Les Arts Plastiques et Industriels. Alp. Fauché, Éditeur, Paris 1907.